

Un billet pour l'enfer, Georges Bernanos

C'est tout de même étrange que votre civilisation capitaliste, qui ne passe pas pour encourager l'esprit de sacrifice, dispose, en pleine primauté de l'économique, d'autant d'hommes de guerre que ses usines peuvent fournir d'uniformes...

5 Des hommes de guerre comme on n'en a sûrement jamais vu. Vous les prenez au bureau, à l'atelier, bien tranquilles. Vous leur donnez un billet pour l'Enfer avec le timbre du bureau de recrutement, et des godillots neufs, généralement perméables¹. Le dernier encouragement, le suprême salut de la patrie, leur vient sous les espèces² du hargneux coup d'œil de l'adjudant
10 rengagé³ affecté au magasin d'habillement et qui les traite de cons. Là-dessus ils se hâtent vers la gare un peu saouls, mais anxieux à l'idée de manquer le train pour l'Enfer, exactement comme s'ils allaient dîner en famille, un dimanche, à Bois-Colombes ou à Viroflay. Ils descendront cette fois à la station Enfer, voilà tout. Un an, deux ans, quatre ans, le temps qu'il faudra,
15 jusqu'à l'expiration du billet circulaire délivré par le gouvernement, ils parcourront ce pays sous une pluie de fonte d'acier, attentifs à ne pas manger sans permission le chocolat des vivres de réserve, ou soucieux de faucher à un copain le paquet de pansement qui leur manque. Le jour de l'attaque, avec une balle dans le ventre, ils trottent comme des perdreaux jusqu'au
20 poste de secours, se couchent tout suants sur le brancard et se réveillent à l'hôpital d'où ils sortent un peu plus tard aussi docilement qu'il y sont entrés, avec une bourrade paternelle de M. le Major⁴, un bon vieux... Puis ils retournent vers l'Enfer, dans un wagon sans vitres, ruminant de gare en gare le vin aigre et le camembert ou épelant à la lueur du quinquet la feuille
25 de route⁵ couverte de signes mystérieux et pas du tout sûrs d'être en règle. Le jour de la Victoire... Eh bien, le jour de la victoire, ils espèrent rentrer chez eux!

À la vérité, ils n'y rentrent point pour la raison fameuse que «l'Armistice n'est pas la Paix⁶», et qu'il faut leur laisser le temps de s'en rendre
30 compte. Le délai d'un an a paru convenable. Huit jours eussent suffi. Huit jours eussent suffi pour prouver aux soldats de la grande guerre qu'une victoire est une chose à regarder de loin, comme la fille du colonel ou la tombe de l'Empereur, aux Invalides; qu'un vainqueur, s'il veut vivre pénard, n'a qu'à rendre ses galons de vainqueur. Ils sont donc retournés à l'usine, au
35 bureau, toujours bien tranquilles. Quelques-uns ont même eu la chance de trouver dans leur pantalon d'avant-guerre une douzaine de tickets de leur gargote, de la gargote de jadis, à vingt sous le repas. Mais le nouveau gargotier n'en a pas voulu.